

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

— Où trouver la modé vraie et comment la définir? nous écrit-on.

Quand vous rencontrez à la promenade, au théâtre ou dans un salon, une femme élégante dont la toilette vous charme sans secousse et sans étonnements, vous pouvez dire que c'est là une juste expression de la mode vraie.

Mais il faut ajouter que ces exemples sont assez rares; car, étant donnés certains principes généraux sur la mode, chacun interprète celle-ci suivant son goût et sa fantaisie: de là de trop nombreuses erreurs.

En deux mots nous allons dire ce qu'il faut faire ou éviter pour être dans le vrai, — ce vrai dont le poète a dit avec raison que seul il constitue le beau et seul il est aimable. — Il faut soigner scrupuleusement la coupe et la forme des vêtements, user sobrement des garnitures, éviter les couleurs tranchantes, se garer des choses à effet, fuir par-dessus tout l'excentrique.

Aujourd'hui, par exemple, le genre étant aux écossais de tous les clans et aux madras, il est nécessaire d'en harmoniser les teintes avec l'étoffe unie qu'on leur adjoint, en choisissant de préférence les tons neutres pour les costumes de rue et l'ordinaire de la vie. Les autres nuances, quoique charmantes, sont mieux employées pour les toilettes de courses et de villes d'eaux.

Il est une règle dont il ne faut pas se départir dans les toilettes de ce genre: c'est de prendre l'un pour le jupon et les manches du corsage, l'écossais pour le tablier, corsage et vêtement supplémentaire.

Le pli Bulgare s'implante sérieusement dans le domaine des modes de la saison d'été; c'est assez gênant, en ce sens qu'il réclame impérieusement la traîne et que, d'autre part, celle-ci est fort incommode pour la promenade. Mais voici peut-être une combinaison qui pourra tout concilier: c'est de doubler le bas du quadruple pli, de façon qu'en relevant l'extrémité du bord infé-

rieur, pour le fixer au milieu du jupon lorsqu'on sort, on aperçoive cette doublure, qui devient alors une élégance de plus. Le point de ralliement de ce relevage se cache sous un nœud, un agrément de passementerie, un gland ou un bouton, l'ornement du pli Bulgare enfin, quel qu'il soit. Le vide produit par cette disposition est alors comblé par un lé d'étoffe semblable à celle du jupon ou de la doublure, et assujéti dessous; la suppression momentanée de la traîne se trouve alors parfaitement dissimulée.



P. N° 255. — TUNIQUE PRINCESSE EN NANSOUCK BLANC.

Le CHAPEAU, voilà la question palpitante du moment. — Comment me ferez-vous mon chapeau? disent toutes les femmes à leur modiste.

Les nouvelles coiffures sont toutes grandes, emboitant bien la tête, très enrubanées et garnies de fleurs, avec la mentonnière en ruban ou tulle qui s'implante de plus en plus dans le goût parisien. On voit beaucoup de chapeaux noirs avec garniture blanche ou crème, les deux couleurs favorites du jour.

Parmi les fleurs les plus recherchées, citons les glycines, l'acacia, l'azalée, la rose, l'aubépine, les fleurs des champs, et tous les feuillages du monde, à commencer par l'herbe des pelouses que l'on dispose en bottes, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article. Ces fleurs se posent en couronne dessus et dessous, plus ou moins fournies, selon le goût et le type de figure. On en fait également des

touffes que l'on met sur le côté de la calotte, comme une aigrette, et derrière du côté opposé. Un ruban ou un velours noir complète la garniture en formant des nœuds « papillon ».

Aux courses du bois de Boulogne, nous avons remarqué deux jolis chapeaux, dont voici un aperçu:

Chapeau de paille noire, à passe relevée devant; pour bordure, un biais en damas Renaissance blanc, recouvert d'une dentelle vénitienne noire brodée de jais. Ruban et dentelle semblables

posés à plat contre la calotte; coques de velours noir et de ruban blanc groupées avec des primevères blanches sur le côté et derrière. Diadème de primevères sous la passe et mentonnières en ruban blanc.

Chapeau sérieux et très-aristocratique, formé d'une fanchon à diadème de tulle noir, garni devant de ruches en tulle de soie noir. La fanchon est recouverte d'une longue barbe en dentelle légère dont le bord retombe en ondulant sur le diadème, et dont les deux longs bouts servent de mentonnières. Demi-guirlande d'œillets variés et panachés sur le côté supérieur de la fanchon. Rubans noirs partant de chaque côté du chapeau pour se réunir, en formant un nœud catogan sur le milieu du chignon, avec une touffe d'œillets.

Les lingères et les chemisiers semblent s'être donné le mot pour la fabrication des chemises de nuit. Le modèle est le même pour tous et pour toutes; clients et clientes portent également la chemise en question avec un plastron de plis, un jabot formé d'un double plissé, un col rabattu à large encolure et sans poignet, plus une grosse cordelière en soie de couleur et de beaux glands assortis en guise de cravates. Ces chemises sont tantôt en toile fine blanche, avec piqûres, boutonnières et marque en fil de couleur, tantôt en toile d'Alsace de couleur ou en surah bleu, lilas, crème, etc. Les lois de l'élégance exigent le mouchoir de poche assorti, avec ourlet de couleur piqué à jour.

Une délicieuse coiffure de chambre rappelant le bonnet *Charlotte Corday* prend place en ce moment dans tous les trousseaux élégants. Elle consiste en une large coiffe en mousseline claire, entourée de dentelle blanche. Le haut est ruché, puis garni d'une autre ruhe pareille, rapportée pour le sommet; derrière, elle est réunie sur le chignon en plusieurs gros plis, au-delà desquels la coiffe s'étale en formant un bavolet éventail. Un ruban de couleur — le blanc est en grande faveur — entoure cette coiffure; il reste fixé par un nœud sur le bavolet ou forme un nœud alsacien sur le sommet.

Le col à la Colin, en batiste, à large encolure, rabattu, sans poignet et peu ou point amidonné, est fort élégant; on le porte avec la cravate molle à nœud marin, en damas Renaissance, ruban broché, ou batiste blanche et dentelle.

Les parures « à jour » sont trop gracieuses pour ne pas être bien accueillies. Cols rabattus et sous-manches sont faits de tissu à jour, rayé de petites bandes en toile de couleur très rapprochées les unes des autres; le bord se termine par une bande pareille. C'est une nouveauté originale.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des planches dans le texte.

P. N° 235.

**COSTUME D'INTÉRIEUR.** — Tunique princesse en nansouck blanc. — Le corsage, ajusté, est à pointes arrondies devant, avec deux rangées de boutons de nacre. Un plissé forme jabot sur le bord de l'ouverture. Collette rabattue et plissée, avec nœud de cravate en surah blanc. Les manches sont terminées de même, avec plissés et nœuds. — Le bas de la tunique est orné de trois petits plis et d'un plissé pareil aux précédents; le vêtement lui-même est relevé et assujéti derrière sous un beau nœud assorti.

D. G. N. 517.

**1. TOILETTE DE PROMENADE.** — Jupou en lainage léger gris poussière, couvert de petits volants; tablier écharpe en même étoffe, sans garniture, bridant le corps qu'il enveloppe dans le haut en formant un nœud derrière. — Paletot *Parisien* en sicilienne noire, court derrière, long devant, où il forme un écart à partir de la taille. Les bords sont entourés de bandes de faille noire croisées dans les angles où elles sont fixées par des boutons. Le haut est ouvert et garni d'un revers en soie matelassée, orné d'une dentelle ruchée qui suit tous les bords du vêtement. La manche est termi-

née par un cornet ouvert, serré sous une bande en soie croisée, avec bouton sur le dessus. — Lingerie ouverte, en plissés de batiste et broderie anglaise. — Chapeau de paille d'Italie, à bords cabossés, garni dessus et dessous de feuillage, avec nœud de ruban derrière.

**2. Grand vêtement, nouveau modèle, en drap léger havane et marron.** — Sa forme, derrière, est celle d'une pointe de châte, coupée au milieu, ce qui produit dans le bas les deux pointes indiquées sur la gravure. Le milieu du dos est rayé de biais en faille, disposés en feuillets avec petit nœud. Un large nœud de ceinture à bouts flottants, en faille noire, est posé au bas de la taille. Un large galon noir en soie entoure les bords du châte et des deux pointes en même temps qu'une haute frange grelot assortie. Un plissé en faille noire est coquillé autour du cou. — Chapeau en crin blanc. Large calotte basse et plate; bord soulevé, entouré de faille noire et d'une demi-guirlande d'œillets variés. Sur le bord, relevé en bavolet derrière, nœud de ruban et fleurs assorties.

**3. Grand vêtement (le même que le précédent, vu de face) ouvert dans le haut; revers et plissés en faille continuant le coquillé du vêtement. Manche simulée au moyen d'une pince partant de l'épaule, et garnie de plissés. Nœuds au bas des revers et de la taille. Le devant forme de longs pans carrés pareils à ceux d'un mantelet, avec large lacet de soie noire et franges grelot sur les bords.** — Lingerie ouverte, en batiste plissée et broderie anglaise.

**4. TOILETTE DE VISITE.** — Jupou en taffetas diamantine grise; courte traîne et volants derrière, surmontés de pattes coupées en triangle; les unes fixées au jupon par un bouton, les autres tombant simplement. Au bas du devant, un plissé, un volant, un bouillonné et deux rangs de ruches. — Vêtement en sicilienne noire, à pans carrés entourés de guipure, et manche dolman. Celle-ci est garnie, au milieu, d'un plissé en faille dont les bords sont ornés d'une guipure perlée; le tout prend pied sous un double nœud de faille. Une jolie dentelle perlée orne l'épaulette et passe derrière. Le haut du vêtement s'ouvre pour montrer des revers ornés de boutons de jais; des nœuds en faille, avec glands de jais, garnissent le milieu et les pans. — Lingerie ruchée. — Chapeau *Ophélie* en paille anglaise, garni d'une écharpe en damas Renaissance bleu, noué en froufrou dessous avec une touffe de marguerites des prés. Guirlande diadème en fleurs pareilles sous la passe.

**5. Même toilette vue de dos.** — Le vêtement rappelle bien le genre dolman par derrière. Deux revers en faille encadrent le milieu du dos, en se rabattant de chaque côté sur la guipure perlée qui descend de l'épaulette. Deux bandes de faille, plissées en échelle, sortent de dessous les revers en question pour tomber tout droit et dépasser le bas du vêtement; ces plissés sont entourés de guipure perlée et ornés au bas de nœuds de faille avec motifs et glands de jais. Ruches autour du cou et dentelle rabattue allant rejoindre celle qui garnit les devants. — Chapeau de paille à calotte plate et ronde; passe relevée sur les côtés. Guirlande d'aubépine rosée et bande de velours sur le dessus.

**6. COSTUME DE PROMENADE.** — Robe de soie réséda, terminée par un grand plissé. — Tablier en application noire et perlée, entouré d'une guipure et fermé derrière, avec nœud et pans tombants. — Corsage cuirasse en application, également lacé derrière et garni de dentelles pareilles aux précédentes sur tous les bords, même autour du cou où elles sont ruchées. — Chapeau *Ophélie* en paille de riz blanche. Torsade de velours et nœud dessous. Velours noir dessus et guirlandes de belles de nuit.

G. N° 518.

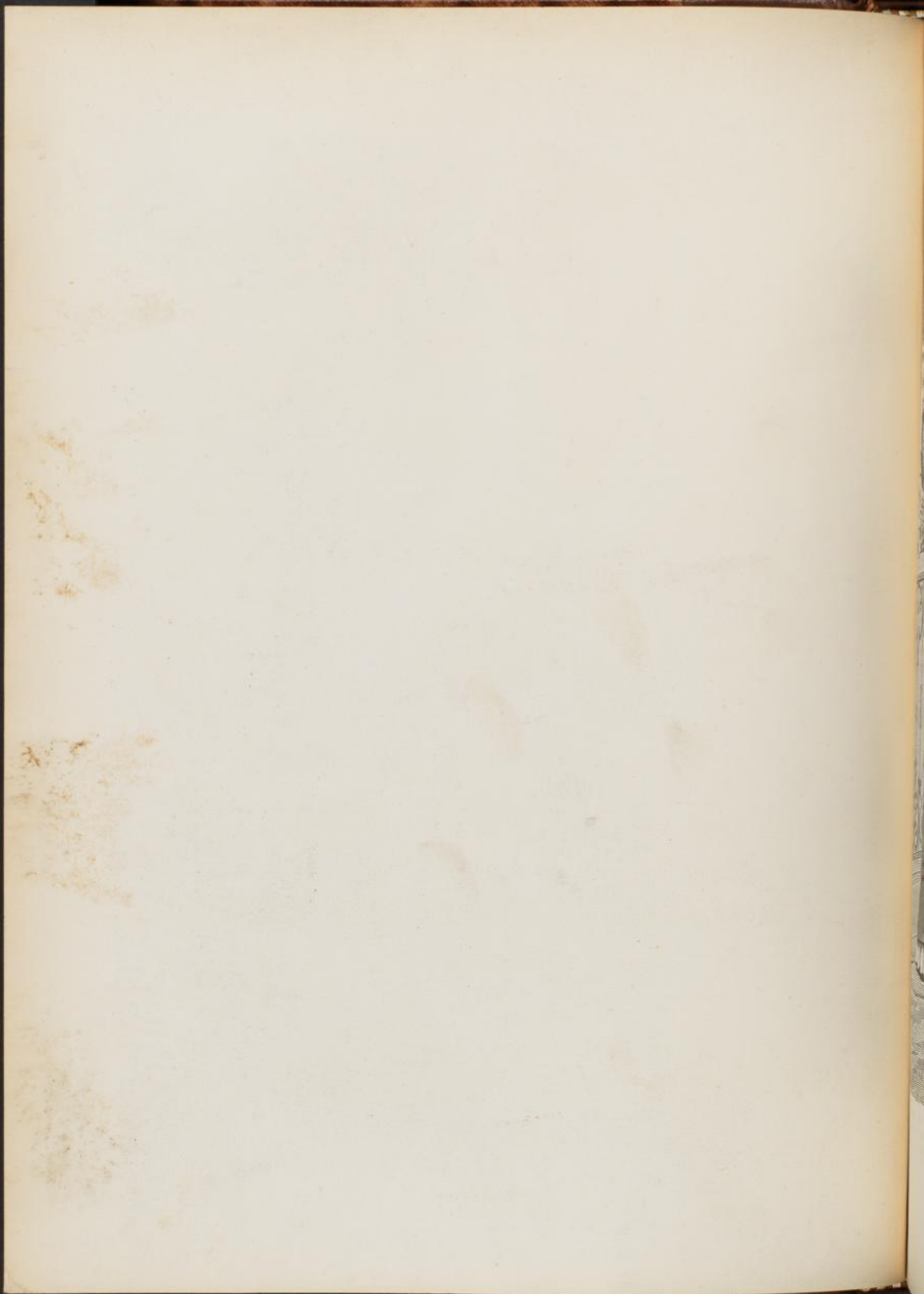
**TOILETTES ÉLÉGANTES D'APPARTEMENT.** — **1. Tunique Juive** en sicilienne noire, de forme princesse devant et sur les côtés; au milieu derrière, un pli Bulgare formé en dessous, c'est-à-dire en sens inverse de ce qui se fait habituellement. Le corsage est découpé dans le haut comme un corselet et l'entournure du bras se prolonge jusque sur les côtés de la hanche. Une ceinture placée dessous assujéti le corsage à la taille et s'agrafe sur le côté. Tous les bords et les coutures de la tunique Juive sont ornés d'un galon perlé de jais. Les côtés derrière se fixent au milieu du pli Bulgare à l'aide d'un motif de jais, de passementerie, ou d'un nœud, ce qui tend la tunique. L'ampleur du pli est soulevée à cet endroit pour produire un pouff qui diminue la longueur de la traîne.

La tunique Juive est posée ici sur une robe de soie grise, terminée par un plissé. Ruche dans le haut du corsage, ouvert en châte. Manches collées et garnies d'un parement plat, avec nœud sur le dessus.

**2. Tunique Juive (présentée de trois quarts); même modèle que le précédent avec une variante pour le relevage par derrière.** — Les côtés, faisant suite aux petits côtés du dos, sont ornés de distance en distance de trois motifs de jais, auxquels se relie un galon perlé, qui serre et bride la tunique entre ces plaques; on relève à volonté le lé du pli Bulgare, supprimant ainsi la traîne.

La tunique Juive s'établit de préférence en étoffes faciles à draper, cachemire ou sicilienne. On peut choisir n'importe quelle couleur; le blanc est de haute élégance, le noir de grande commodité. Pendant les chaleurs, une tunique Juive en dentelle espagnole ou en grenadine sera la bien venue.





TROUSSES ÉLÉGANTES  
publiées de Paris

PLANCHE G. N° 518. — DESCRIPTION, PAGE 194.



TOILETTES ÉLÉGANTES D'APPARTEMENT ET TUNIQUE JUIVE  
Modèles de Mme Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8)

## CHRONIQUE MONDAINE.

Le soleil ayant daigné honorer de sa présence les courses du bois de Boulogne, la dernière réunion en a pris un éclat inusité jusqu'ici. Depuis la reprise des courses, jamais l'enceinte du pesage n'avait vu une telle foule et des toilettes en si grand nombre.

Ce n'est point, cependant, que la mode ait fait son manifeste et adopté le type qui régnera pendant la saison : on n'en est encore qu'aux essais et aux tâtonnements. Les plastrons de velours laissant passer les manches en étoffe pareille à la tunique, les corsages à gilet, les costumes faits moitié étoffes à carreaux et moitié étoffes unies, les jupes à tablier, tout ce que l'on connaît enfin tient toujours la pelouse. Mais on pressent, à quelques tentatives encore timides, que la nouveauté va poindre et que la mode est en train d'opérer son évolution d'été.

Les chapeaux de paille affectent, pour la plupart, la forme du plat à barbe de Figaro, avec guirlandes de fleurs dessus et dessous. Quelques hautes individualités de l'élégance tentent de faire revivre le chapeau à cabriolet, avec plume en panache, de la Restauration. À la messe de mariage de Mlle Siméon avec le comte de Montesquou-Fezensac, un de ces chapeaux en paille d'Italie, orné de plumes blanches et doublé de crêpe bleu, a fait sensation.

Les ombrelles se feront, cet été, de même étoffe que les robes. Comme ornement, le chiffre brodé sur un des côtés de l'ombrelle, dont une pointe se trouvera seule enjolivée. La plupart n'auront aucune garniture autour, ni dentelles, ni guipures, ni plissés.

Tout est aux chiffres en ce moment, et il semble que chacun veuille avoir sur soi son étiquette. Les femmes portent leurs initiales en diamants, fixées sur des colliers de velours, le soir, avec les robes décolletées; dans le jour, elles ont leur chiffre en émail, en or, en platine, en métal de Toula, comme plaques de ceinture ou agrafes de manteau. Je passe sur les boutons de manchettes, les médaillons, les broches.

Les hommes, eux, portent leur chiffre en argent sur onyx pour les boutons de leurs jaquettes du matin ou de leurs vestons de chambre, puis découpé en argent oxydé ou en platine, comme agrafe de leurs chapeaux ronds — une mode d'importation viennoise — et dans les divers bijoux dont ils se parent.

En vérité, nous vivons sous le règne du chiffre... de toutes les façons.

C'est une remarque à faire, d'ailleurs. Au milieu du bouleversement de tout ce qui individualisait naguère notre nation, survit chez nous une qualité vraiment française : l'art du détail, l'élégance et l'originalité dans l'infiniment petit.

Ainsi on a déjà parlé des nouveaux papiers à lettres, avec leur format de feuilles d'album et leurs chiffres tenant toute la hauteur de la page.

Quoi de plus agréablement ingénieux, dans le même ordre d'idée, que la mode nouvelle de faire graver, pour le temps de la villégiature, en tête du papier à lettres, des cartes d'invitation ou des menus, la vignette du château où l'on réside et d'en fixer, de cette façon, le souvenir auprès des hôtes qui l'ont traversé ? Nombre d'individualités mondaines ont déjà adopté cette innovation pittoresque et charmante, et je ne doute pas qu'elle ne se généralise à la prochaine saison des champs.

Sur le même terrain d'innovation, je trouve très heureux le mode de timbrer son papier à lettres et ses enveloppes, mis au jour par quelques raffinés d'élégance. Au-dessus de la première lettre du nom patronymique, simplement marquée en lettre gothique minuscule, se détache la principale pièce héraldique des armoiries du correspondant, s'il est noble, ou l'emblème qu'il a adopté, s'il n'est que gentleman.

Ce qui est à louer aussi, toujours dans l'ordre décoratif, c'est le retour de vogue des petits Amours de Wateau, roses comme le lever d'un jour d'été et nus comme des vers de terre.

Ils voltigent partout le plus gentiment du monde et sont les bienvenus à toute place où ils s'ébattent dans des nuées d'azur et d'or, sur les glaces des cabinets de toilette, — comme dans celui de la comtesse Mélanie de P..., avec sa baignoire formant vasque en onyx au centre de la pièce, — où on les peint folâtrant par bandes, aux ailes roses et bleues; sur les éventails des femmes, où ils font la parade, carquois au dos, arc à la main, avec une grâce endiablée; sur les tapisseries des fauteuils; sur les cartes des convives à table, que sais-je encore ?...

Les petits Amours font merveille avec la décoration d'argent, substituée à celle d'or, qu'on adopte maintenant pour les appartements de jeune fille. On obtient, avec l'argent, des effets d'ornementation d'une grâce, d'une fraîcheur, d'une juvénilité, si je puis ainsi parler, incomparables. Je sais ainsi à Paris une chambre tout argentée, avec tenture de satin blanc garnie de broderie de jais, qui semble vraiment le temple de la jeunesse. Psyché, Parisienne à marier en l'an 1875, ne voudrait pas d'autre chambre à coucher.

BACHAUMONT.

## ÉCHOS DE LA MODE

Il n'est pas un détail de la toilette qui échappe aux caprices de la mode, et l'on peut constater partout la manie de transformation qui fait le fond de son caractère.

Après avoir modifié la façon des robes, la forme et l'ornementation des chapeaux, elle s'en prend aux bas.

Il y en a de toutes les nuances, depuis le blanc crème jusqu'au noir, en passant par l'écru, le jaune paille, le citron... Oh! le citron est charmant, brodé d'une fourchette de petites groseilles rouges ou d'un bouquet de cassis sur le dessus du pied, ou simplement de pois oranges percés de petits pois à jour. Quant aux bas noirs, c'est, dit-on, la grande nouveauté et la plus variée en dessins.

Pour remplacer les fleurettes au bout du pied et sur les chevilles, on brode une guirlande qui monte en tournant autour de la jambe, comme un serpent autour d'une branche.

On remplace les fleurs par des devises, comme aux jarretières espagnoles.

Puis viennent les bas de deux couleurs, mi-partie claire et foncée; c'est la couleur tendre qui doit monter. Sur le pied, gris perle; au-dessus, fleur de pêcher. Ou bien raie rouge et raie thé; violette et lilas, noire et rose, rouge et havane, bleue et blanche, souris et jonquille, et toutes les nuances indéfinies, — si fades, mais si douces, si passées et si fraîches en même temps, — qui sont de mode à présent.

Enfin les bas à jour, qu'on préfère par-dessus tout comme étant les plus transparents.

Pour chausser ces bas sans les cacher, on a découpé les bottines par languettes, et les souliers sont retenus trois fois par des boucles ou par des nœuds. Le pied est presque droit, juché sur de hauts talons Louis XV, avec lesquels on ne peut pas marcher.

\* \*

Le mouchoir commence à reparaitre; le coin sort de la petite poche de côté ou de l'aumonière; il est blanc ou écru, en batiste ou en foulard, avec une bordure bleue, rouge, jaune ou noire, ou simplement les coins en couleur tranchant sur le reste. Pour chiffre, on y met la signature avec le paraphe, ou la couronne,

les armes, les initiales brodées au coin, sur l'ourlet même; ou bien encore une guirlande de fleurs de toutes les couleurs.

Pour les mouchoirs « habillés », c'est toujours une surcharge de broderies, d'entre-deux, d'applications de point à l'aiguille et de volants de dentelle. On met jusqu'à cinq rangs de petites valenciennes, et l'on brode une devise dans un coin.

..

Encore une mode anglaise!

Ce sont les bijoux microscopiques pour mettre au cou: deux petites branches de myosotis posées en sens inverse, ou deux palmes croisées, ou deux boutons de rose, ou enfin une guirlande de bluets traversés par une flèche et cousus sur un velours. Tous ces objets sont si finement faits, qu'il faut une loupe pour les regarder et au plus vingt ans d'âge pour les porter.

Le médaillon, retenu par de petites chaînes et des nœuds de diamants tout autour du cou, est autrement élégant.

..

Une révolution dans les ombrelles! Les huit branches ne sont plus semblables les unes aux autres. Une seule gerbe de fleurs est brodée d'un seul côté; elle doit être composée des mêmes fleurs que celles qui ornent le chapeau.

L'ombrelle est noire et doublée de rose, de paille, de bleu, de rouge. Le manche est gros, la pomme en vieux saxe; ou tout est blanc, le manche et l'étoffe; ou bien encore ce sont des étoiles en acier bruni, dit de couleur sphinx, qui brillent au soleil.

L. S.

## AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Il est une nouvelle mode dont peu de personnes se doutent et qui, cependant, mérite une sérieuse attention. Jusqu'ici, quand vous alliez le matin aux Champs-Élysées, vous n'y rencontriez que des nourrices et des bébés, et ce spectacle vous offrait peu d'agrément.

Aujourd'hui, tout est changé: plus de nourrices, mais d'adorables petites mamans promenant elles-mêmes leurs bambins. Dans la journée, on n'a guère le temps de les accompagner: la modiste, les visites, le monde vous réclament; alors on a choisi cette heure charmante qui précède le déjeuner, pour venir faire la bonne d'enfant.

Aussi, de neuf heures à onze heures du matin, les Champs-Élysées sont-ils le rendez-vous le plus coquet et le plus élégant. On se retrouve, les figures sont reposées, le teint est frais, grâce à l'air vivifiant du matin qui, par la même occasion, vous donne un appétit de Gargantua et des forces pour les graves occupations de la journée.

C'est une occasion d'inventer des costumes appropriés à cette heure matinale, de commander des chapeaux élégants et simples à la fois, puis aussi de parler du bal de la veille et des projets du soir. Mais le grand bonheur, la *great attraction*, c'est de se présenter réciproquement ses bébés, d'établir des comparaisons, en un seul mot d'être orgueilleuse. Et quel orgueil plus légitime! qui reprochera à une mère ses petits mouvements de vanité à l'égard de son mioche?

Mes petits sont mignons,  
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Eux aussi ont des toilettes de circonstance: on les a frisés, on les a couverts de poudre, on en a fait de ravissantes miniatures, et, chose à remarquer, chaque bébé prend les allures de sa maman.

Allez là, le matin, par un beau soleil, et profitez de ce joyeux spectacle.

Voici justement une petite blonde, toute en vigogne prune, qui vient de ce côté; elle donne la main ou plutôt elle traîne un frais marmot de trois ans qui a bien de la peine à la suivre et qui regarde derrière lui je ne sais pas quoi, peut-être le chemin parcouru, peut-être la voiture aux chèvres, peut-être rien; ses cheveux bouclés s'échappent d'un béret blanc comme de la soie brute d'un cocon, ses petits pieds traînent dans le sable, et ses jambes potelées et guêtrées de laine blanche n'ont pas l'air de soutiens à toute épreuve. Est-ce un garçon? Est-ce une fille? Mystère! Quant à sa maman, elle aspire l'air pur du matin, ses narines se dilatent, elle prend une bonne dose de vie, et ne peut s'empêcher d'avouer intérieurement que les bals, les diners et toutes les fatigues mondaines ne valent pas une bonne promenade avec Bébé.

Et celle-ci, assise à l'ombre d'un massif de rhododendrons? Elle lit, mais son roman ne l'empêche pas de lever la tête à chaque ligne pour s'assurer que monsieur son fils ne met pas ses pâtés de sable dans ses poches, ou ne les goûte pas pour se rendre compte s'ils sont cuits à point. Elle a amené cet héritier dans sa petite voiture, et ladite voiture est remise à sa droite, pleine de joujoux. Tous deux ont l'air de faire très-bon ménage; Bébé fait à sa mère des questions de l'autre monde, et la réponse est toujours prête; tantôt ils lèvent tous deux les yeux pour voir passer d'autres mamans ou d'autres bébés, ceux-ci se dévisageant avec un sérieux imperturbable, celles-là ayant sur les lèvres un sourire d'intelligence.

Voici d'un autre côté une femme moins jeune que les précédentes, mais dans tout l'éclat de sa beauté; elle marche précédée de toute une bande d'enfants dont les âges s'échelonnent à un an d'intervalle au plus, et semble on ne peut plus fière de ce jeune essaim dont les rires et les cris l'assourdissent. Toute sa marmaille porte le même costume: les garçons, en culottes courtes de velours noir et veste idem, les jambes nues et la tête couverte aussi d'un béret (c'est la grande mode); les filles, en velours noir brodé de plumes de coq, avec une immense ceinture de faille rouge.

N'oublions pas non plus ces intéressants personnages qui, ne marchant pas encore, viennent sur les bras des nourrices, mais accompagnés de leurs mamans. Celles-ci font les fières; elles sont toujours disposées à relever le voile de Bébé pour le montrer. « Oh! mais, vous disent-elles, vous ne voyez que la figure; vous pourriez voir le reste, c'est bien autre chose! » Il est certain que ces grosses frimousses pleines de lait sont fort appétissantes; le grand air les grise, et ils dorment tous comme de vrais pachas. Emmaillottés dans la mousseline, la dentelle et les broderies, ils ont l'air de belles pêches de Montreuil emballées dans la ouate.

Vous dirai-je les conversations de toutes ces mamans entre elles? Vous le devinez sans peine.

— Je ne sais pas ce que Bébé a eu cette nuit, mais il n'a pas voulu dormir deux heures de suite.

— Eh bien! ma chère, c'est absolument comme le mien!

— Vous savez la nouvelle; Bébé a deux dents! Ce matin, en se réveillant, monsieur vient prendre son déjeuner... Je jette un cri... monsieur m'avait mordue!

— Le mien fait de grands progrès; il se civilise au point d'économiser la moitié du blanchissage du mois dernier.

— Quand sevez-vous?

— Oh! le plus tard possible! quand nous aurons toutes nos dents.

Tels sont, à peu de chose près, les entretiens qu'il est donné d'entendre à cette heure-là aux Champs-Élysées; cela ne fait de mal à personne, et le coup d'œil vaut la peine qu'on se dérange.

V. QWICK.



DG. N° 517. — CONFECTIONS NOUVELLES POUR  
Modèles de la maison





DE PRINTEMPS. - DESCRIPTION, PAGE 194.  
Jeûneurs, 25 et 27).

## LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

## XV

Nous n'avons pas la prétention de raconter ici la Révolution de Février.

Qu'il vous suffise de savoir que le général passa ses trois jours dans d'inexprimables angoisses. Ce qui le désolait le plus, c'était de ne rien pouvoir, pas même bouger.

A chaque instant, il envoyait son fidèle Baptiste chercher des nouvelles.

Le 24, une balle lui brisa la cuisse. Il fit savoir qu'il était dans une ambulance. On ne le revit plus.

Les autres domestiques avaient pris la fuite. Le paralytique resta seul avec Madeleine.

La bataille maintenant était là tout près, sur la place, où crépitait et sifflait la fusillade. À chaque instant des balles écorchaient la muraille, des vitres volaient en éclats; une flamme d'incendie rougissait le ciel. Des chants, des cris de triomphe retentirent. Les grilles ployèrent et se rompirent sous le flot en fureur des assaillants. Une trombe humaine se rua dans les cours, sous les péristyles. Au milieu de ce tumulte on entendit un grand fracas. Les portes venaient d'être enfoncées. Le Palais-Royal était à la merci des vainqueurs.

Alors, par les escaliers, dans les corridors, dans les appartements aussitôt envahis, ce ne fut plus qu'un épouvantable vacarme; des milliers de pas, des milliers de voix, toutes sortes de cris et de brisements, des coups de feu, la *Marseillaise*. Madeleine se rappela les tempêtes de Granville, et la colère du peuple soulevé lui parut encore plus terrible que celle de l'Océan.

Elle avait poussé le verrou; elle était revenue s'appuyer au fauteuil du général, qui écoutait, pâle, l'œil fixe, la lèvre amèrement contractée par le désespoir de son impuissance.

Cependant le flot s'approchait. Déjà la pièce précédente était submergée. Coups de pied, coups de poing, coups de crosse ébranlèrent la porte. Elle allait céder.

Madeleine courut l'ouvrir.

Aux premiers rangs des envahisseurs, se trouvaient quelques gardes nationaux. Les autres, ouvriers ou bourgeois, brandissaient toutes sortes d'armes. Le désordre de leur accoutrement, la poudre qui noircissait leurs visages, le feu qui brillait dans leurs regards, tout attestait en eux la fièvre du combat.

Néanmoins, à l'aspect d'une femme, ils s'arrêtèrent.

— Que demandez-vous ? dit-elle ; qui êtes-vous ?

— Nous sommes le peuple ! dit une voix.

— Bravo ! crièrent quelques autres.

La générale n'avait pas reculé. Superbe de résolution, de dignité, de courage, elle répliqua :

— Alors il sera facile de nous entendre, car j'en suis aussi, moi... Mon père était un matelot, un pauvre pêcheur... et voici mon mari qui, de simple volontaire, de simple soldat...

— Madame, dit un officier de la garde nationale, vous n'aurez pas fait un vain appel à la générosité parisienne.

Puis, se tournant vers la foule :

— Silence ! commanda-t-il, le général et sa femme sont tous les deux sortis de nos rangs... Que nos rangs s'ouvrent pour leur faire place... et que le peuple vainqueur les protège !

Ces paroles, se répétant de bouche en bouche, opérèrent aussitôt le miracle demandé.

Déjà Madeleine avait enveloppé son mari dans une couverture. Elle le souleva, l'emporta dans ses bras.

Plus tard, lorsqu'on s'étonnait qu'elle en eût eu la force, elle répondait :

— Dieu me l'a donnée !

Cette vaillance, ce dévouement contribuèrent à lui obtenir un facile passage.

A son approche, la foule s'écartait respectueusement. On criait :

— Place au général !... C'est un vieux de la vieille !... C'est un bon !... Place au général... et place à la générale !... ils sont des nôtres !

Un escalier secret restait libre encore. Par cette issue, Madeleine atteignit l'une des galeries du jardin.

Sous les premières arcades demeurait un joaillier qui avait quelques obligations au général.

Ce fut dans cette maison que Madeleine lui trouva un refuge.

De nombreux écrins, déménagés de la boutique, étaient épars çà et là, sur tous les meubles.

A cette vue, la générale, frappée d'une soudaine réminiscence, s'écria :

— Ah ! j'ai oublié mes diamants !

## XVI

Cet oubli remontait au retour de Vincennes, au matin de cette dernière fête où, ramenant le général frappé d'apoplexie, Madeleine avait jeté toute sa toilette de bal dans le fond d'une armoire, ses diamants comme le reste.

Or, peu de Parisiennes en avaient autant et d'aussi beaux. Chaque année, de nouvelles parures s'ajoutaient aux écrins de la corbeille de mariage. Puis, des cadeaux de la reine et du roi; bref, une fortune.

Et la générale y tenait comme à de chers souvenirs. C'était le seul luxe qu'elle aimât.

On comprendra donc son effroi, son chagrin, en se rappelant ce trésor laissé à la merci des envahisseurs.

Le joaillier, par qui la plupart de ses pierres précieuses avaient été fournies ou remontées, les connaissait. Il s'offrit à tenter un effort pour les retrouver.

Madeleine refusa.

— Peut-être y aurait-il du danger pour vous, dit-elle. Seule, d'ailleurs, je sais où elles sont... J'irai seule !

Puis, après avoir échangé quelques mots avec son mari, qui lui recommanda la prudence, elle se risqua au dehors.

Sa première pensée fut de courir vers l'issue par laquelle s'était effectuée sa retraite. Mais, le chemin une fois découvert, la foule maintenant le suivait. Impossible de remonter ce courant.

Elle se retourna vers le jardin.

Par toutes les fenêtres donnant de ce côté sortaient de violentes clameurs.

Cependant il fallait se hâter. Grâce à son costume de garde-malade, Madeleine n'excitait aucune attention. Elle portait une robe de laine brune, un bonnet du matin. Pour ressembler davantage encore à une femme du peuple, elle mit un foulard sur sa tête et se dirigea résolument vers le grand escalier.

Mais une telle cohue se pressait, se hissait, s'étouffait sur les marches, qu'on ne pouvait plus même y mettre le pied. Ceux-ci voulaient entrer, ceux-là voulaient sortir.

Vainement Madeleine eut le courage de se hasarder dans ce gouffre. Une furieuse boucoulade la rejeta jusqu'aux colonnes du péristyle. Heureusement, dans sa chute, un bras l'avait soutenue.

En se redressant, elle regarda à qui appartenait ce bras.

C'était la propriété d'un jeune garçon de quinze à seize ans, véritable type du gamin de Paris. Alerté et souple comme un singe, le regard effronté, le profil et la désinvolture à l'avenant, ce gavroche jouait pour le moment au soldat. Coiffé d'un casque à crinière rouge, il portait en bandoulière, par-dessus son bourgeron de toile jadis bleu, un mousquet de cavalerie. Cependant, malgré le débraillé de son équipement burlesque, cette physiono-

mie avait un tel cachet de franche bonté, quelque chose de si foncièrement honnête, que la sympathie et la confiance de Madeleine lui furent aussitôt acquises.

Du reste, en apercevant son visage, il s'était écrié :

— Tiens ! c'est la générale !

Et, la main au casque, il salua militairement.

— Tu me reconnais, donc ? lui demanda-t-elle.

— On a de l'œil, répondit-il, et j'étais là-haut, tout-à-l'heure, quand vous avez emporté le vieux à graines d'épinards. Ah ! c'est pas un compliment... vous êtes une fière femme !

Déjà Madeleine avait pris une résolution.

— Veux-tu me rendre un service ? dit-elle.

— Avec plaisir, citoyenne, répondit-il.

— Tu pourrais rentrer là-dedans, toi ?

— Comme dans du beurre. Expliquez-vous.

Elle l'attira derrière deux colonnes jumelles, et, dans leur intervalle, désignant l'une des fenêtres du premier étage :

— Voici la chambre à coucher du général, reprit-elle. Tu la reconnaitras bien, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! fit-il.

— A la suite, de ce côté, cette autre fenêtre te représente ma chambre à moi. C'est là seulement qu'il faudra l'arrêter.

— C'est compris. Gageons qu'il s'agit de repêcher en eau trouble quelque précieux bibelot que vous avez à cœur. Hein, c'est-y ça ?

— Précisément. Tu verras dans le fond de la pièce une alcôve ; dans cette alcôve, un cabinet ; dans ce cabinet, une armoire...

— Tiens ! c'est comme dans les drames de Victor Hugo. Allez toujours.

— Si cette armoire n'était pas encore ouverte, en voici la clef. Tu feindras de la ramasser par hasard.

— On s'y conformera. Sésame, ouvre-toi !... Il me semble que je suis déjà dans l'armoire. Qu'est-ce qu'elle renferme ?

— Des robes, des toilettes de bal, avec lesquelles il faut amuser la foule, tandis que tu te pencheras adroitement...

— Connu, sans avoir l'air d'avoir l'air...

— Vers un coffret qui se trouve en bas, à droite, et qui n'est pas fermé.

— Je devine. Allez toujours.

— Les roses et les autres fleurs artificielles, c'est encore la part du feu ; je n'y tiens pas. Mais il y a des bouquets de violettes... beaucoup de bouquets de violettes...

— Combien ?

— Une trentaine, dans chacun desquels quelque chose qui brille...

Tous ceux que tu verras, tous ceux que tu sentiras sous ta main, fourre-les dans les poches de ta blouse. Le service que j'attends de toi, mon ami, c'est de me les apporter à l'instant...

— Où ça, ma générale ?

Elle lui donna l'adresse du joaillier.

— Tu m'as bien compris, n'est-ce pas vrai ? Tous les bouquets de violettes.

— C'est comme si vous les teniez déjà. Fleurissez-vous, mesdames !

— Mais comment te faulfil à travers cette foule ?

— Ayez pas-peur. Une anguille... Et pour faire un trou dans le tas, j'ai mon plan.

Il se débarrassa de sa formidable coiffure, et, s'avancant pour en foudroyer à tour de bras les vainqueurs qui grouillaient sous le vestibule :

— Bing ! s'écria-t-il, gare au casque !

Ce boulet d'un nouveau genre opéra sa trouée. Avant qu'elle se refermât, l'agile gamin avait bondi, s'était élancé jusqu'à la première marche. Une bousculade générale et des cris forcenés s'en suivirent. Mais, au bout d'un instant, Madeleine vit reparaitre son messenger, grimpa, avançant sur les épaules et sur les têtes. C'était son escalier, à lui. Il se faisait si léger, il assaisonnait l'as-

ension de tant de lazzis, que les récalcitrants finissaient par rire et le laissaient monter ainsi, monter toujours.

Cinq minutes plus tard, il passa devant la fenêtre du général ; un instant après, il était devant la fenêtre de la chambre de Madeleine.

— Je le généraiss, je le compromettrais peut-être, pensa-t-elle. Et elle s'éloigna vers la rue Saint-Honoré.

Comme elle tournait l'angle du palais pour regagner la galerie latérale, un bruit de fusillade arriva jusqu'à son oreille.

— Ne faites pas attention, cit-yenne, dit un homme en train de charbonner quelques mots sur le mur, c'est un misérable qui déshonorait la victoire du peuple.

L'inscription était celle-ci :

MORT AUX VOLEURS !

— Pauvre enfant ! murmura Madeleine toute frissonnante ; ah ! si j'avais su !

Ce même bruit, le gamin l'avait entendu ; cette même explication sinistre, il venait de la recevoir au moment même où son pied se posait sur le seuil de l'alcôve.

— Bigre ! pensa-t-il, si j'étais pincé !

XVII

La foule encombraient tout l'appartement, y compris les deux chambres à coucher.

Personne encore n'avait songé à la petite porte qui se trouvait au fond de l'alcôve. Le gamin, en tournant le bouton, feignit d'avoir été heurté, et roula la tête la première, dans le fond du cabinet.

— Ne poussez donc pas ! fit-il.

Et se relevant aussitôt :

— Tiens, une clef... Voyons si, par hasard, elle n'irait pas à cette serrure.

C'était tout simplement la clef qui lui avait été confiée. L'armoire en question se trouvait là, juste en face. Il l'ouvrit aussitôt.

Ainsi que la générale l'avait annoncé, toutes ses toilettes de cérémonie étaient suspendues, comme en étalage, à deux ou trois rangées de porte-manteaux.

Cependant, déjà les bouquets de violettes disparaissaient, inaperçus, sous son bourgeron ou dans ses poches. L'éclat, le froid contact des diamants guidaient tantôt son regard, tantôt sa main. Il sut manœuvrer avec tant de promptitude et d'adresse, qu'en moins de cinq minutes le sauvetage se réalisa.

Il se savait attendu. Un seul bouquet de violettes tombant de sa poche pouvait le perdre. S'esquiver sans retard, c'était le salut ; mais comment ?

Au plus fort de ses perplexités, il aperçut tout-à-coup dans le cabinet, sur une haute planche, des pots de confitures.

En saisir un, crever le couvercle, y fourrer deux doigts, s'en barbouiller les lèvres, ce fut pour notre gamin l'affaire d'un instant.

— C'est d'abricots ! s'écria-t-il. Oh ! quel nanan ! L'ambrosie des dieux ! Mais vous n'en aurez pas, non ! Quant à la marmelade, part à moi seul !

On l'avait entouré, lui disputant sa proie. Rien de plus naturel que de chercher à s'enfuir. On le pourchassa. Trois ou quatre pièces furent ainsi traversées. L'escalier par lequel la générale avait opéré sa retraite n'était plus qu'à quelques pas.

— Bon ! se dit-il, c'est par là que je vais déguerpir aussi.

Il laissa tomber le pot de confitures. Ceux qui le poursuivaient s'arrêtèrent ; ceux qui descendaient rétrogradèrent, curieux de savoir la cause de tout ce tapage. L'issue se trouva donc dégagée. Le fugitif s'y précipita, dégringola jusqu'au bas. Il était dehors, il était sauvé.

## XVIII

Sous la galerie, magasins fermés, portes closes, hormis une seule, qui restait entr'ouverte, celle-là précisément dont il cherchait le numéro.

Le joaillier se tenait en faction sur le seuil.

Barnabin, clignant de l'œil, demanda :

— La générale, s'il vous plaît ?

— C'est bien ici. Passez !

Barnabin entra, s'élança jusque dans l'arrière-boutique, et, reconnaissant Madeleine, qui déjà l'interrogeait des yeux :

— Ouf ! fit-il, ça n'a pas été sans peine, mais finalement je crois avoir réussi. Voyez si c'est bien votre compte.

Et, dans la robe de Madeleine, qui formait corbeille, entre ses genoux, il déposa par poignées tous les bouquets de violettes.

La générale connaissait bien ses diamants. Quelques minutes lui suffirent pour leur vérification. Pas un ne manquait à l'appel.

— Alors, fit Barnabin, j'ai mon congé ? Votre serviteur !

— Attends, dit Madeleine, attends au moins que je te témoigne ma reconnaissance.

— Et de quoi donc ? je me suis amusé. Une bonne farce !

— Ne relâsse pas ainsi ton courage, mon brave enfant. Tu risquais ta vie.

— Bah ! c'est aujourd'hui le jour.

— Mais ta probité ! Tu n'ignorais pas, j'en suis certaine, la valeur de ce que tu me rapportes ?

— On a de l'œil, et le strass ne brille pas ainsi que des étoiles.

— Sais-tu bien, mon pauvre garçon, qu'il y en a là pour près de trois cent mille francs... une fortune !

— Excusez du peu, fit le gamin ébloui.

— Tiens ! voici pour toi, dit la générale en lui donnant un bouquet dans lequel il y avait un gros diamant.

Il le prit, le regarda, l'agita dans sa main. Puis gaiement :

— Va pour les violettes, dit-il, mais quant au bouton qui brille, ça n'est plus de jeu. Barnabin ne mange pas de ce pain-là.

Il avait arraché le diamant, il le rejeta dans le giron de la générale. Quant au bouquet, le campant dans sa chevelure ébouriffée :

— Je le garde en guise de cocarde, conclut-il, ça remplacera mon casque.

Et s'esquivant, malgré tous les efforts tentés pour le retenir, il disparut.

## XIX

Trois années s'écoulèrent sans que Madeleine, et Dieu sait qu'elle fit toutes les recherches imaginables, parvint à retrouver le sauveur de ses diamants.

Un jour, nous dirons tout-à-l'heure pourquoi, elle entra dans un magasin renommé pour la réparation des antiquités artistiques. Personne ne se trouvait là. Après avoir fait retentir une seconde fois la sonnette mise en mouvement par la porte, elle attendit.

— Voilà ! voilà ! répondit une voix dans le fond de l'atelier.

Presqu'aussitôt, un jeune ouvrier se présenta. C'était lui.

— Ah ! s'écria-t-elle avec un élan de joie, je te retrouve donc enfin ? Tu n'es qu'un ingrat !

— Madame ..

— Oui, c'est de l'ingratitude de se soustraire à la juste récompense d'un service aussi bravement rendu. Mais je ne te gronderai pas, j'ai trop de plaisir à te revoir.

— Croyez bien que ce plaisir est partagé, répondit-il.

Et, non moins poli dans son genre que dans sa parole, il offrit un siège à la générale.

— D'autant plus, reprit-elle en l'examinant, que tu me parais avoir changé à ton avantage.

— Dame ! on va sur ses vingt ans ! Plus d'émeutes ni de barricades. J'ai compris que c'était malsain, surtout pour la liberté.

— Bien !

— Après les journées de juin, où j'avais failli rester sur le carreau, M. Gérard, le patron, un digne homme ! me recueillit, me garda, d'abord comme apprenti. J'étais seul au monde, et lui de même. Nous nous sommes mis à nous aimer comme père et fils. Il m'a donné des leçons de dessin, de sculpture, d'ébénisterie, un état, l'habitude et le goût du travail. Bref, sous sa direction, je me crois en passe de devenir...

Barnabin fut interrompu par maître Gérard lui-même. Il avait entendu le commencement de la phrase, il se chargea de l'achever.

— Un honnête garçon, un excellent ouvrier !

— A merveille ! dit Madeleine, car voici le motif de ma visite. Barnabin se rappellera notre appartement du Palais-Royal et son pauvre mobilier saccagé, mitraillé, dévasté.

— Hélas ! oui, car je fus l'un des ravageurs.

— Tous ces chers débris ont été transportés à la campagne, et depuis lors, on s'était abstenu même de les regarder. Il y a quelques jours, je les ai passés en revue, sur la prière du général, qui fut dans son temps un véritable antiquaire. Son cabinet de travail était en vieux chêne sculpté, le salon en fine marqueterie de la renaissance, ma chambre et mon boudoir en bois de rose. Tous ces meubles d'art sont en outre pour nous des souvenirs, et je venais demander à M. Gérard s'il voudrait se charger de guérir leurs blessures.

— Barnabin sera le médecin, répondit le patron. J'irai mettre en train le travail et, si ce n'est pas trop loin, lui donner de temps en temps un conseil.

— Six heures de chemin de fer, dit la générale. Reste à savoir si M. Barnabin veut nous rendre ce nouveau service.

En quelques mots, pas mal tournés vraiment, il protesta du plaisir qu'il aurait à justifier une pareille confiance.

Madeleine retourna le soir même au château. Quelques jours plus tard, ses deux hôtes y arrivèrent.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro).

## YVON NORDET

Le chasse-marée *Le Cendrier* était un de ces petits bâtiments dont les navigations routinières sont aussi invariables que le flux et le reflux de la mer. Il sortait tous les lundis d'une des criques du bas de la Loire pour aller porter de l'engrais sur la côte de Vendée.

Une famille de trois marins en composait l'équipage : Pierre Nordet, le grand-père, était patron ; son fils Yvon, matelot ; son petit-fils, mousse. Lorsqu'ils revenaient de leur expédition hebdomadaire et qu'ils avaient amarré le bateau, ils regagnaient joyeusement leur demeure où les attendait la femme d'Yvon ; ils passaient alors deux ou trois fois vingt-quatre heures chez eux, travaillant pendant le jour à changer, à réparer les agrès ou à mettre la coque en état ; le soir et le dimanche, ils se reposaient.

Au dire des pêcheurs du pays, les Nordet étaient d'intrépides et bons marins, pratiques de la côte, habiles à manœuvrer, unis entre eux *comme la vergue et le raban*.

Un matin, — à l'époque des grandes marées d'automne, — ils appareillèrent avant le lever du soleil. Pierre gouvernait, son fils roulait les cordages et mettait de l'ordre sur le pont, le mousse préparait le déjeuner.

— Sais-tu qu'il vente la peau du diable ? dit le vieux patron



1219

At Boulevard de Sévres, 20

A Longueville, 100

Paris, Rue de Richelieu, 92

# LE MONITEUR DE LA MODE

Compagnie Irlandaise, s. r. l. - 36, rue de Valenciennes, 36

Compagnie Française, s. r. l. - 12, rue de Valenciennes, 12

Compagnie des Dames, s. r. l. - 10, rue de Valenciennes, 10

J. B. D.

MON NORDET

Le Cendrier était en ce moment  
 routiniers sont aussi troublés  
 r. Il savait tous les détails  
 pour aller porter le linge  
 trois marins en compagnie  
 v, était patron; son fils  
 lorsqu'ils revinrent de leur  
 avaient amarré le bateau  
 demeure où les attendait le  
 deux ou trois fois par  
 ndant le jour à chaque  
 te en état; le soir et le  
 ebeurs du pays, les  
 s, pratiques de la vie  
 me la vergue et le  
 l'époque des grandes  
 et le lever du soleil. Pour  
 s et mettait de l'eau  
 er.  
 vente la peau de l'âne

it-elle en l'examinant, par  
 tage.  
 es vingt ans! Plus l'année  
 c'était malsain, sentait  
 de juin, ou j'aurais bien  
 ron, un digne homme! Je  
 apprenni. J'étais seul et  
 es mis à nous faire com  
 de dessin, de sculpture, d  
 ôt du travail. Ici, nous  
 venir...  
 our maître Gérard le  
 it de la phrase, il se désol  
 n, un excellent ouvrier!  
 Madeleine, car voici le maître  
 notre appartement du troisième  
 zé, mitraillé, désolé.  
 e fus l'un des ravages.  
 obéis ont été transportés à  
 abstenir même de les regarder  
 assés en revue, sur l'aplan  
 n véritable catastrophe. Les  
 ne sculpté, le saint et son  
 ombre et mon brasier et les  
 en outre pour nous des  
 érard s'il voudrait se désol  
 e médecin, répondit le père  
 si ce n'est pas trop lui  
 asseil.  
 nemin de fer, dit la petite  
 nous rendre ce nouveau ser  
 pas nial toutes ces  
 justifier une parole  
 soir même au châte  
 lites y arrivèrent.



nous dérivons comme une bouée ; il sera malaisé de doubler la balise aujourd'hui.

— Dame ! s'il faut lui passer sous le vent, nous rattraperons ça en courant un bord de plus.

Pierre Nordet cherchait des yeux le récif, mais la mer était haute et un rideau de brouillard cachait les terres.

— M'est avis, dit-il, que nous avons été dressés au large.

— Moi, répartit Yvon en hochant la tête, je gagerais ma pipe contre une queue de sardine que nous sommes en terre des brisants.

Le mousse, en ce moment, se pencha sur la lisse :

— Roche ! *loffé* tout ! cria-t-il avec terreur.

Trop tard ! Un choc violent ébranla la barque, les mâts craquèrent et tombèrent tous à la fois, la barre du gouvernail prit par le milieu du corps le patron, qui fut précipité à la mer ; puis le *Cendrier*, dont le flanc s'était ouvert, s'affaissa sensiblement.

— A l'eau ! à l'eau ! leste ! dit Yvon à son fils.

A ces mots, il s'élança lui-même hors du navire qui ne tarda pas à disparaître.

En pareil cas, la force d'attraction du remous est telle que les plus habiles nageurs sont engloutis ; mais déjà le matelot était à quelques brasses du lieu du désastre : par des efforts inouïs il se maintint à fleur d'eau.

Dès que le gouffre fut refermé, Yvon se dirigea vers la balise dont l'extrémité seule était à découvert ; le vieux patron s'y tenait accroché.

— Avez-vous vu petit Pierre ? lui demanda-t-il.

Une heure plus tard, la brume s'était dissipée, les côtes se dessinaient dans le lointain. La marée descendante avait laissé presque à sec la partie supérieure du rocher ; les lames se brisaient aux pieds des deux marins silencieusement appuyés contre la tige de fer. Ce fut le père qui prit la parole :

— Le gars n'a pu se déhaler à temps, répondit-il avec tristesse, sans quoi il serait avec nous.

Une larme glissa sur la joue ridée du caboteur. Yvon jeta un regard sur son père et un second sur les vagues.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

— Dire qu'un ancien pilote comme moi, s'écria le patron, que Pierre Nordet a perdu son bâtiment ici ! Ici ! continua-t-il en frappant du pied, sur une roche que je connais depuis cinquante ans !

Un mât du *Cendrier*, se dégageant du fond, vint flotter au-dessus du récif.

— Père, il n'y a à faire ni un ni deux, dit Yvon, faut crocher ce boute-hors et nous laisser dériver dessus.

— File ton nœud si tu veux, mon garçon ; chacun pour soi, vois-tu ! mais je ne dérape pas. Nous sommes sur la route des caboteurs ; quelqu'un d'entre eux nous sauvera en passant.

— Croyez-moi, père, bas le paletot et en route pendant qu'il en est temps encore !

— Quand j'ai dit non, c'est non !... Je ne suis pas un pennon pour virer à tout vent.

Yvon courba la tête avec résignation, suivit d'un œil de regret l'espar qui s'éloignait et s'assit.

— Vas-y donc ! vas-y, chacun à son idée ! s'écria le vieux Pierre, — liberté de manœuvre !

Yvon se leva brusquement et prenant la main de son père :

— Eh bien, ça vaut mieux. Si vous trouvez l'Embellie, qu'on vous sauve, vous prendrez soin de ma pauvre Marie-Jeanne, pas vrai ? De cette façon, faut espérer qu'un de nous deux au moins *parera la coque*.

Le matelot attacha ses hardes à la verge de fer, embrassa le vieux patron, et, en faisant un signe de croix, lui dit adieu.

Il eut bientôt atteint l'espar en dérive ; ses jambes nerveuses, s'y fixant par une étreinte désespérée, y restèrent soudées, pour ainsi dire.

Le jour et la nuit suivante s'écoulèrent en entier, la mer descendit et monta deux fois avant que, ramené par la marée vers l'embouchure du fleuve, Yvon pût revoir la funeste balise où ses habits se balançaient toujours, comme un signal de détresse. Il regardait autour de lui d'un œil mourant, espérant que son père avait été sauvé, lorsqu'il sentit le contact d'un corps étranger : c'était une tête séparée du tronc.

Il la prend par les cheveux, et reconnaît celle du vieillard, que les aspérités tranchantes du roc avaient ainsi mutilé au moment du reflux.

Le marin frissonne d'horreur ; son énergie l'abandonne ; ses yeux se ferment involontairement ; par un mouvement convulsif, il embrasse le mât plus fortement que jamais ; puis il roule longtemps, tantôt vers la côte, tantôt vers la pleine mer.

Douze heures après, il fut recueilli sur la plage ; lorsqu'il reprit ses sens, il était dans sa chaumière. On avait dû scier l'espar pour l'en détacher. Depuis, ses jambes ont conservé une courbure qui le rend presque incapable de servir à bord.

Eh bien ! un an à peine s'était écoulé quand il se présenta chez le commissaire de marine pour se faire inscrire à nouveau sur les rôles. La perte de son fils et de son père, les circonstances épouvantables qui ont accompagné ce drame, les supplications de sa femme et de ses amis, son infirmité, la privation d'une pension d'invalidité qui lui est allouée et qu'on lui retirera s'il s'avise de rembarquer, rien ne peut le retenir : « La terre lui brûlait les pieds, le roulis d'un navire lui manquait, il réclamait le droit de reprendre sa vie de matelot. » — Il la reprit donc, exerça longtemps sa profession et ne l'abandonna que lorsque, brisé par les infirmités, force lui fut enfin de pourrir au rivage comme une chaloupe échouée. Il passa les six derniers mois de sa vie à regretter le métier, et mourut sur le bord de la mer, en aidant les pêcheurs dans leurs travaux.

Cette simple histoire est vivante chez les riverains de la Loire, à qui la fin tragique du chasse-marée, de son patron et de son mousse, fournit, dans les veillées d'hiver, un lamentable sujet de conversation. L'un prouve, en la racontant, que le meilleur pilote, — car le vieux Nordet jouissait comme tel d'une réputation justement méritée, — peut perdre son navire de beau temps. L'autre fait des réflexions superstitieuses sur la disparition du petit Pierre, dont le corps n'a jamais été retrouvé. Un troisième déclare que rien n'est plus mauvais que de répéter toujours le même voyage. — « On a idée, pour lors, ajoute-t-il, que les roches vous connaissent, et on fait son quart en demoiselles. » Mais nul ne s'étonne qu'Yvon Nordet ait osé reprendre la mer.

G. de la LANDELLE.

#### Description de la planche coloriée n° 1219.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en faille de couleur herbe marine et cachemire de couleur nacarat. — Juppon de faille plissé sur toute sa hauteur à plis couchés, maintenus en dessous par des lacets cousus de distance en distance. — Tunique en cachemire, sans garniture, relevée sur les côtés et tendue derrière. — Casaque en faille avec col montant et plastron, revers en cachemire sur les côtés et aux manches, fixé par des boutons de couleur assortie. Un liséré rouge orne également tous les bords. — Lingerie plate et montante en batiste. — Chapeau de feutre gris, avec torsade et nœud de cachemire nacarat. Plume blanche sur la calotte.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Juppon russe tout plissé. Ceinture de taille en beau ruban bleu assorti, nouée derrière et à bout frangé. — Veston ajusté derrière avec postillon, large et croisé devant où il est plus long. Manches à parement et bande de broderie anglaise sur tous les bords. Col rabattu assorti. — Chapeau de feutre blanc entouré d'un ruban bleu et garni sur le côté d'une touffe de plumes blanches. — Demi-bottes en étoffe bleue assortie.

3. Jeune garçon de dix ans. — Costume en drap léger de deux teintes, noisette et marron. — Pantalon court et bouffant, de nuance marron, fixé

au genou sur des bas couleur noisette. — Veston sac, en drap noisette garni de brandebourgs et de boutons marron qui le ferment devant, serré à la taille par une ceinture qu'accompagne une aumônière de même couleur Revers marron au bas des manches. — Chemise d'homme à poignets piqués et col rabattu. — Calotte hongroise en drap noisette, entourée d'une bande marron toute crénelée, avec une aile noire sur le côté.

4. Jeune fille de 14 ans. — Costume en taffetas marron. — Jupou tombant au ras de la bottine, garni dans le bas devant de volants plissés et alternés en taffetas bleu et marron. Le reste du jupon est coulé sur la moitié de sa hauteur, puis rayé de bandes bleues étroites, fixées par des boutons assortis. — Polonaise en taffetas marron, flottante devant, avec revers en taffetas bleu; bande et boutons bleus sur le bord. Les côtés sont relevés à la taille par une bande bleue qui y est fixée. Par derrière, la polonaise est légèrement soulevée, de façon à produire un bouffant au milieu. Les manches sont terminées par des plissés alternés marron et bleu, que soutient une bande bleue. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée.

5. Première Communiant. — Robe de mousseline suisse. — Jupou rasserre, entouré de deux groupes distancés comprenant chacun trois petits plis. — Corsage ouvert en carré dans le haut, où il est encadré de deux biais. — Chemisette en mousseline pareille, formée de plis creux et garnie d'une ruche double en pareil. Biais et plissés au bas des manches. — Ceinture ronde en ruban, avec nœud simple sur le côté. — Bonnet en tulle de Bruxelles tout bouillonné et ruchi, garni de ruban blanc et noué derrière. — Sac en soie blanche, orné de glands et d'une jolie cordelière de soie. — Voile à la Juive en mousseline claire pareille à la toilette.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 33.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Le costume complet est en fin cachemire beige nuance tourterelle. — Jupe longue, à traine courte et unie. — Tablier long, à bords festonnés et garnis d'un biais en cachemire couleur mauve; une bande de cachemire mauve, encadrée par un petit volant beige festonné, forme le milieu du tablier, avec des nœuds assortis. Les bords du tablier sont coulés derrière, puis réunis sous des nœuds en cachemire rappelant les précédents. — Paletot *Jeanne d'Arc* demi-ajusté, à longues basques, festonné sur tous les bords et garni d'un biais étroit en cachemire mauve. Plissé à tête festonnée au bas des manches. Ce vêtement est ouvert en châle sur un gilet montant en cachemire mauve. — Col en toile montant, à coins cornés. Sous-manches en mousseline plissée. — Chapeau de paille, à calotte plate; passe haute et renversée. Guirlande de roses dessous; un ruban assorti à la toilette forme des coques dessus avec groupe de roses.

### REVUE DES MAGASINS

Il est des gens et des objets qui n'auraient jamais besoin de recommandation, si le monde était moins oublieux. Que de services Mmes DE VERTUS sœurs, par exemple, ont rendu aux femmes, en prenant l'initiative de la réforme du corset! Cela vaut bien qu'on s'en souvienne, certes, et qu'on leur en témoigne quelque reconnaissance.

La *Ceinture Régente* fit sensation dans le monde lors de son apparition; les médecins approuvèrent hautement ses mignonnes proportions et cet agencement qui, tout en faisant d'elle un mentor doux et facile, maintient cependant le corps dans les justes proportions constituant la beauté de la forme. La mode actuelle a amené forcément quelques changements dans la coupe de ce charmant modèle; il faut aujourd'hui un corset qui allonge la taille et la fasse élancée, svelte. La *ceinture Régente* répond encore à ces exigences, grâce à la baguette féo de Mmes de Vertus sœurs.

Mais nous croyons bien prêcher des converties, car les femmes auxquelles nous nous adressons sont plus soucieuses que qui que ce soit, sans aucun doute, des soins à prendre de leur taille; elles visitent donc fort souvent, nous le savons, les élégants salons de la rue Auber, 12. Il faut bien reconnaître que toutes, tant que nous sommes, nous naissons avec des imperfections plus ou moins manifestes, qui souvent s'accroissent avec le temps; il est donc fort heureux de pouvoir modifier la nature à volonté et de trouver de puissants correcteurs artificiels. Cet art infiniment précieux est l'apanage de Mmes de Vertus sœurs et il suffit de se confier à elles pour subir la plus heureuse transformation.

— Le changement de saison nécessite la revue complète des toilettes que l'on possède; il en est qui peuvent servir, d'autres qui ont besoin d'être rafraîchies; celles-là enfin demandent à être remplacées. Les conseils d'une bonne couturière sont d'un grand prix en cette circonstance et l'on s'estime

heureuse de les recevoir. Telle est l'opinion des clientes de Mme DALTRO-PHE-VORMUS, qui est d'une complaisance et d'un dévouement à toute épreuve. Elle comprend si bien les exigences des différentes positions, que l'on peut absolument se fier à elle: jamais elle n'outrépassera les prix qu'on lui aura fixés. Mme Daltrophe-Vormus se charge d'exécuter n'importe quelle toilette à distance; il suffit, pour cela, de lui envoyer (rue Vivienne, 14) soit un corsage de robe allant bien, soit des mesures prises suivant les indications qu'elle donnerait, le cas échéant.

Nous avons précisément assisté, ces jours passés, à une grande livraison expédiée au centre de la France, il y avait des costumes de jeune femme, de maman, de fillette.

Le costume de jeune femme était en faille marron pour le jupon, en cachemire écri pour la tunique juive; celle-ci était garnie de larges entredeux faits au crochet en soie marron. Une écharpe marron, drapant la tunique en la bridant, venait se nouer sur le côté après avoir disparu sous les plis de la tunique par derrière.

La toilette pour dame âgée, fort bien comprise, consistait en une robe de soie noire. Jupe à traine, entourée de trois volants montés par cinq rangs de coulés chacun et distancés; corsage genre cuirasse, garni de dentelle, avec un col de faille et dentelle formant de longues barbes.

Le costume de la fillette comprenait simplement une jupe en taffetas noir tout unie; un tablier en alpaga blanc, court devant, noué par lui-même derrière, entouré de velours noir; enfin un corsage suisse en alpaga, garni de velours noir en échelle.

— Le prospectus de la maison LASSALLE et Cie (rue Louis-le-Grand, 25) contient des détails très importants sur les nouveautés de la saison, et les femmes qui voudront le consulter seront certainement enchantées de tous les renseignements qu'elles y trouveront.

La maison Lassalle a depuis longtemps le privilège de fournir à la clientèle la plus aristocratique de France et de l'étranger tout ce qui concerne la toilette. Elle met le plus grand soin à bien interpréter la mode; sévère pour la forme qu'elle veut parfaite, elle harmonise scrupuleusement les nuances, choisit avec goût les garnitures et donne à ses modèles un caractère très particulier de distinction absolue. Les femmes qui lui confient le soin de leurs acquisitions n'auront jamais à redouter de sa part l'excentricité.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'en s'adressant à la maison Lassalle, en raison de son autorité et de sa réputation d'élégance, on soit exposée à se jeter dans des dépenses considérables; il n'en est rien; nous trouvons au contraire, ses prix beaucoup moins élevés que ceux des maisons de confection. Au surplus, on s'en convaincra facilement en se mettant directement en relations avec la maison Lassalle qui répond très exactement à toutes les demandes.

Le prospectus de la saison, concernant les modes de printemps et d'été, est expédié franco.

— On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, produit anglais que soixante-seize années d'un succès non interrompu placent au premier rang, parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente préparation arrête la chute des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants auxquels elle prépare la plus belle chevelure; aussi a-t-elle été adoptée à la *nursery royale* (chambre des enfants de la Reine) ce qui est une preuve sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil*, 20, Hatton garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs, coiffeurs, etc. A Paris, le dépôt principal est chez M. Lamar (rue Saint-Denis, 151); la vente en détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15; — Roberts, place Vendôme, 23; — Hogg, rue Castiglione, 2; — C. Fay, rue de la Paix, 9; — Swann, rue Castiglione, 12.

Nous prévenons nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service du journal, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et bustes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNELON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.